

# Une nouvelle introduction aux problèmes de la communauté occidentale<sup>(1)</sup>

par Jerzy LUKASZEWSKI,  
Professeur-adjoint au Collège d'Europe (Bruges).

★

La *Pall Mall Press* qui a déjà publié dans sa série des « Petits Guides Politiques » des livres sur les Nations Unies, le Panafricanisme et plusieurs autres sujets, vient d'y ajouter un volume sur l'Alliance Atlantique. Ses auteurs, tous deux docteurs de l'Université de Pennsylvanie, sont bien qualifiés pour traiter un tel sujet : A.J. Cottrell travaille à l'Institut pour les Analyses de Défense à Washington ; J.E. Dougherty appartient à l'Institut de Recherche de Politique Étrangère de l'Université de Pennsylvanie. Tous deux se sont fait connaître antérieurement par des publications dans le domaine des affaires internationales.

Leur dernier ouvrage, préparé en commun, traite de ce qu'on appelle dans la division politique du monde contemporain l'*Occident* dans son entité : de part et d'autre de l'Atlantique. Dans ce sens c'est une nouvelle manifestation de la tendance — qui se fait sentir actuellement en Amérique et dans quelques pays de notre continent — à opposer l'idée de la grande communauté atlantique au concept de l'Europe « introvertie ». Il n'est donc pas étonnant que dans un livre de ce genre l'accent soit mis sur l'OTAN et ses problèmes. Cottrell et Dougherty donnent un aperçu des origines et des stades de développement de cette organisation, de sa structure, de ses fonctions et de son importance pour l'Ouest, de la composition et des compétences de ses organes ainsi que de ses limites et de ses faiblesses. Ils passent également en revue les diverses conceptions du rôle et des méthodes de l'OTAN et font entrer le lecteur dans la controverse d'opinions à ce sujet. En suivant cette controverse, on ne peut pas échapper à l'impression qu'une grande confusion règne à l'Ouest dans les questions relatives à l'OTAN. A cette

confusion, le monde soviétique paraît opposer une uniformité monolithique : les réels et importants problèmes de la stratégie du Bloc Communiste n'y sont pas sujets à une discussion publique et restent l'apanage d'un cercle étroit de spécialistes et des plus hauts leaders politiques.

Le livre de Cottrell et Dougherty présente les fluctuations dans l'OTAN de deux tendances principales : l'une qui consiste à mettre l'accent sur les armes atomiques, et l'autre à compter dans une plus grande mesure sur les armes conventionnelles. Il suit aussi les principaux stades de discussion des autres problèmes importants de l'OTAN comme, par exemple, les différentes propositions de désengagement. En abordant les crises que l'OTAN affronta et affronte encore, les auteurs demeurent optimistes : pour eux, l'Alliance Atlantique correspond aux besoins fondamentaux et aux intérêts complémentaires de l'Europe et de l'Amérique du Nord ; c'est pourquoi les difficultés qu'elle rencontre ne peuvent être que de nature transitoire et ne peuvent pas menacer son existence même ni son rôle essentiel. Étant donné son caractère introductif, ce livre se concentre généralement sur les principaux aspects du sujet et en fait un tableau clair, simple et facilement compréhensible. Cette vue générale est, cependant, complétée par quelques détails moins connus comme, par exemple, une ébauche des raisons qui sont à l'origine du mécontentement populaire vis-à-vis des bases militaires américaines en Islande.

En mettant principalement l'accent sur l'OTAN, ce livre traite également la renaissance et l'organi-

(1) Alvin J. COTTRELL, James E. DOUGHERTY: *The Atlantic Alliance, A Short Political Guide*, Pall Mall Press, London and Dunmow, 1964 (264 pages).

sation économique d'après-guerre de l'Ouest. Après avoir souligné les origines, l'exécution et les résultats du Plan Marshall, il esquisse le développement et le rôle des principales organisations atlantiques et européennes de coopération économique. La structure et le fonctionnement de ces organisations sont également décrits.

Ce livre est basé sur une vaste littérature relative au sujet, et de nombreuses citations d'autres auteurs en font, dans une certaine mesure, une revue d'opinions sur les questions qu'il traite. Une bibliographie, en fin de texte, est un guide utile pour tout lecteur qui aimerait poursuivre l'étude de l'Alliance Atlantique ou de quelques-uns de ses aspects. Néanmoins, la base bibliographique de l'ouvrage de Cottrell et Dougherty a un grave défaut : elle est composée de publications en anglais dont la majorité est américaine. Les études des auteurs européens — de Raymond Aron, par exemple — sont utilisées seulement si elles sont accessibles en traduction anglaise. Ceci est regrettable car un livre qui n'a pas la prétention d'avancer des idées originales mais qui se restreint à une tâche d'information serait beaucoup plus instructif s'il allait, sur une plus large échelle, au delà du domaine des textes anglais et soumettait au lecteur davantage d'éléments de la discussion sur l'Alliance Atlantique conduite en d'autres langues.

L'existence en Amérique de superbes moyens bibliographiques et la remarquable technique des auteurs de découvrir et citer ce qui a déjà été écrit sur le sujet qu'ils abordent, aboutit — sous la pression du pernicieux principe *publish or perish* — à une avalanche croissante de publications se distinguant les unes des autres non pas par la différence de leurs composantes mais plutôt par différentes présentations et proportions des mêmes composantes. Il est difficile de dire que Cottrell et Dougherty échappent à ce cercle vicieux. Et quoiqu'un professeur puisse être sûr qu'en recommandant ce livre à un étudiant il lui fournisse une introduction utile aux problèmes de l'Alliance Atlantique, il n'est pas facile, cependant, d'y trouver quelque chose qui le rende irremplaçable par d'autres d'auteurs américains.

Les lecteurs européens qui utiliseront le livre de Cottrell et Dougherty pour se mettre au courant des questions de l'Alliance Atlantique auront aussi l'opportunité d'y saisir la manière américaine d'aborder les affaires internationales et de voir les

choses, assez bien personnifiée par ces deux auteurs. Cela est important car la compréhension de la psychologie et de la politique américaines est d'une très grande portée pour les Européens : le rôle rapidement accru des Etats-Unis dans les affaires mondiales eut pour notre continent des effets bénéfiques comme le Plan Marshall ainsi que d'autres catastrophiques, comme Yalta. Malgré l'honnêteté et la bonne volonté des Américains — et même malgré l'énorme progrès dans l'étude des problèmes des autres continents accompli dans leur pays après la seconde guerre mondiale — ils ont de la peine à surmonter une certaine routine dans leur manière d'interpréter les événements internationaux et d'y réagir. Plusieurs passages du livre de Cottrell et Dougherty peuvent être cités comme illustration de cette constatation. Celui qui concerne la signification pour l'OTAN de la politique de de Gaulle est particulièrement instructif. Les auteurs écrivent : « La politique de de Gaulle représente, après tout, les réactions d'un homme d'Etat à tout le schéma des problèmes intérieurs à l'Alliance discutés dans ce livre. La France n'est que l'un des membres de l'Alliance. Même si de Gaulle parlait au nom de toute la France (ce qui n'est pas le cas), il ne pourrait pas, lui-même, déterminer le sort de l'Alliance... Trouvant une modeste consolation dans le fait que la crise de Suez, qui imposa à l'époque une aussi sérieuse épreuve, pourrait être sept ans plus tard traitée sans passion en quelques pages, les auteurs, à la fois, espèrent et pensent que cette dernière crise passera aussi » (p. 9).

L'idée que l'influence de de Gaulle sur l'avenir du monde atlantique puisse être comparable à celle de la folie de Suez est évidemment, un exemple frappant de *wishful thinking* et d'une inaptitude à saisir promptement certains phénomènes dans l'arène internationale et à y ajuster pensée et action comme ils le nécessitent. De Gaulle laissera sur les relations internationales une marque durable — comme il a révolutionné d'une façon permanente et irrévocable la vie publique de la France — car il représente plus que sa volonté personnelle, ses idées et ses complexes, ou ceux de la France. Avec l'instinct d'un vrai homme d'Etat il a compris les courants et les attitudes qui se font sentir au sein de bien des nations et il a adopté le rôle de porte-parole de ces courants et attitudes. Pour n'en donner qu'un exemple : du

fait de l'absence de sa signature, et de celle de la France, au document de Yalta, de Gaulle concentre sur lui-même les espoirs et les sympathies de tous les peuples pour qui les résultats de Yalta sont encore une réalité péniblement tangible. Evidemment, du point de vue politique, cela n'a pas d'importance si ces espoirs et ces sympathies sont objectivement justifiées ou non.

Le chapitre et les nombreux passages disséminés tout au cours du livre, consacrés à l'attitude soviétique vis-à-vis de l'OTAN et des autres manifestations de la politique occidentale sont également plus appropriés à montrer comment en Amérique on voit ce problème, qu'à le clarifier véritablement. « ... ce fut franchement le dessein des auteurs de spéculer largement sur les motifs soviétiques à l'égard de l'OTAN et de l'Allemagne comme les Soviétiques pourraient probablement le faire » (pp. 74-75). La méthode d'aborder les affaires soviétiques — largement en vigueur de l'autre côté de l'Atlantique et pouvant se résumer plus ou moins ainsi : *mettons-nous à leur place et voyons les choses avec leurs yeux* — conduit Cottrell et Dougherty à des hypothèses de travail fondées sur une dialectique particulière : « Si les Soviétiques croient que leur sécurité est menacée tant que leur système et leur influence politiques ne se sont pas étendues au monde entier, alors l'alliance de l'Allemagne occidentale avec l'OTAN représente évidemment pour eux une menace à leur sécurité pour autant que la présence militaire de l'OTAN dans cette nation et son réarmement soient un obstacle à la réalisation de leur sécurité, c'est-à-dire à la domination globale » (p. 48). Evidemment cette méthode n'est bonne à rien. La bonne volonté, la loyauté, le *fair play* en traitant avec l'adversaire se réduisent à la naïveté et à une

confusion de la propagande soviétique avec la réalité. Les Soviétiques n'agissent pas comme les Américains le feraient s'ils étaient à leur place : d'abord, parce qu'ils sont Russes — avec la tradition millénaire d'une civilisation, d'influences, d'un climat politique et intellectuel, différents — puis, parce qu'ils sont communistes, c'est-à-dire représentent une manière particulière, dynamique, d'aborder les affaires politiques et internationales.

Aux réserves ci-dessus, quelques autres détails peuvent être ajoutés. Un passage, à la page 54, est plutôt énigmatique : « Jusqu'à l'entrée sur scène de la Chine communiste, il y a un peu plus d'une décennie, l'Union Soviétique avait probablement maintenu avec l'Allemagne des relations plus intimes qu'avec n'importe quelle autre nation ». Ni l'empire allemand de 1914 ni l'Etat totalitaire d'Hitler de 1939 ne peuvent être caractérisés d'une façon adéquate par le terme de « puissance absolutiste » que leur attribuent les auteurs. Chypre ne faisait pas partie de l'Empire Ottoman à « l'époque médiévale » (p. 213) ; ce n'est qu'en 1571 qu'une puissante armée et marine turques la ravit aux Vénitiens. Enfin une question de terminologie : les auteurs emploient le nom Tchéco-Slovaquie et l'adjectif théco-slovaque, en contradiction avec l'usage normal, ignorant évidemment les implications d'une telle orthographe. La république de Masaryk fut appelée Tchéco-Slovaquie depuis la catastrophe de Munich en 1938 jusqu'à l'occupation de Prague par Hitler et la création de l'Etat slovaque « indépendant » en mars 1939 ; l'orthographe divisée était censée accentuer l'émanicipation des Slovaques de la tutelle tchèque et l'égalité des deux composantes de la république. Mais avant 1938 et après 1945 cette république ne fut appelée que Tchécoslovaquie.

